

# L'aristocratie et la roture des écrivains

Par JACQUES DE LACRETELLE.

La déclaration de Gide au Congrès international des écrivains, publiée sous le titre *Défense de la culture*, appelle bien des réflexions et soulève en moi de vives objections. Le titre d'abord. Pour le trouver justifié, il m'a fallu relire attentivement le texte, tant cette défense comporte de critiques. C'est la plutôt une *Excuse de la culture*.

Les critiques sont particulièrement sévères en ce qui concerne notre littérature : « Exsangue... côtoyant le factice... entraînée vers l'artificiel... » On aurait voulu que Gide, sans faire ces vues, s'il les a aujourd'hui, montrât comment de tels défauts sont la rançon de qualités fort précieuses et qu'il ne doit pas cesser d'admirer : la clarté, le souci de la perfection, et une sorte de constance qui est peut-être plus fertile, en fin de compte, que de tumultueux renouvellements.

Quand Keyserling reproche au Français de se complaire à la définition des choses, de s'y être voué aveuglément et de manquer ainsi de compréhension créatrice, il est, somme toute, équitable, et l'on accepte son jugement. Mais comment reprocher à un filtre — car là est la fonction universellement reconnue de la culture française — de ne point verser une eau trouble ?

On n'est pas moins surpris de voir Gide avouer presque comme une faiblesse son amour pour nos tragédies classiques et admettre, entre autres griefs, qu'elles ont le tort de représenter exclusivement des gens fortunés. J'ai dû me frotter les yeux devant ce passage. Mais oui, fortuné est pris dans le sens de bien renté. Pauvres princesses raciniennes, captive Andromaque, Bérénice abandonnée, comment s'intéresser à vous ? Quoi qu'on vous fasse dire, si pathétique votre destin, vous serez toujours des privilégiées.

Or le rôle de la culture — et elle y arrive — est précisément d'annuler ces fausses distinctions, de montrer l'essence des êtres, de transporter le lecteur, et toute l'humanité peu à peu, sur un plan supérieur, de l'aider à établir une hiérarchie nouvelle. Il y a des princesses en guenilles, des fils de roi nuptes, et ce n'est pas la littérature populaire, ni même la populiste, qui les font connaître le mieux.

Quittons notre tragédie et ses contraintes héroïques, choisissons des exemples dans le roman, qui l'a remplacée, et chez nos auteurs d'aujourd'hui. Je ne crois pas que les personnages de Marcel Arland soient d'un rang très haut, et ce ne sont pas non plus des êtres de loisir ; mais si quel'un, à cause de leur humble condition, n'aperçoit pas leur noblesse et ne vibrait pas à leurs gestes, eh ! bien, je lui dénierais toute culture.

Autre exemple analogue. Je viens de refermer un livre qui est un des plus beaux que j'aie lus depuis longtemps. C'est *La mère*, de Mme Pearl Buck. Il raconte simplement la vie d'une paysanne en Chine. On ne peut décrire un monde plus misérable ni imaginer des êtres plus primitifs ; et, pourtant, par la ténacité de l'auteur à repêcher le sentiment humain dans ces rizières boueuses, il se dégage de cette figure sordide et de toute son histoire une impression de supériorité et d'aristocratie inégalables. Si quelqu'un m'objectait qu'il ne peut s'intéresser à ces gens-là, je jugerais que son éducation intellectuelle est encore à faire. Mais alors pourquoi absoudre et flatter ceux qui ne s'intéressent pas aux reines de Racine ?

Je suis sûr que Gide pense comme moi, mais il l'a exposé de sa tribune avec trop de ménagements.

Je lui reproche aussi de s'être un peu aventuré en rattachant le génie violent ou vil de Jean-Jacques et de Diderot à leur origine roturière. Le

tempérament doit être là pour quelque chose. Et est-il vrai qu'ils aient, seuls au dix-huitième siècle, réintégré la vigueur à notre littérature, qu'un Voltaire même laissât s'abâtardir ? Certes, je mets, comme lui, les deux premiers très haut. Mais je me rappelle que l'académisme helvétique de Rousseau faisait pousser de rire Stendhal, esprit vivace et libre s'il en fut. Et enfin, si, du parti des ducs, on vient nous répliquer que de toute notre littérature, l'écrivain le plus original, le plus hardi, le plus vert, est Saint-Simon, nous n'aurons, mon cher Gide, qu'à rester cois.

Et au dix-neuvième siècle, Chateaubriand, natif de Combourg, qui enfante Michelet, lequel féconde Barrès, émeut ainsi le peuple et rend du nerf à la bourgeoisie, peut prétendre aussi à des reins solides.

Dans l'ensemble, ce résumé de la littérature française, tel que Gide le fait en cherchant à diviser nos écrivains en deux classes (et où place-t-il Balzac ?) me paraît hasardeux, et l'image d'Antée reprenant des forces au contact de la terre, image un peu passe-partout, ne me convainc pas.

A vrai dire, si je n'aperçois pas cette barrière entre l'aristocratie ou la roture des écrivains, c'est parce que j'en vois une très grande entre l'homme devenu écrivain et celui qu'il était auparavant.

Qui dit littérature, écrit Gide de façon excellente, dit communion. Cela est vrai. Tout écrivain est un homme qui cherche à communier, à exprimer et à donner au plus grand nombre ce qu'il a de plus intime. Mais que signifie cette communion qui s'arrête à des castes et à des classes ? N'est-il pas plus enivrant de communier par familles d'esprit ? Voilà la vraie communion à retardement, celle pour laquelle Gide a toujours marqué et marqué encore — mais trop timidement — sa prédilection.

Il s'inquiète d'entendre les ouvriers de Moscou demander aux écrivains : parlez de nous, représentez-nous, peignez-nous. Ce n'est pas assez de s'inquiéter. Il faut répondre que c'est là un désir bas, indigne de qui aspire à la culture. Davantage : c'est une pensée de bourgeois, dans le sens où Flaubert entendait le mot bourgeois. Ne pas s'élever, ne pas faire l'effort nécessaire pour communier avec ce qui n'est pas vous, si c'est là ce qu'on rencontre en Russie, eh bien ! cela laisse à penser que « l'homme nouveau » ressemble passablement à l'ancien.

La culture est une partie continue, où l'amour-propre ne compte pas — car les détails même apportent un enseignement — et où il faut tâcher de progresser sans cesse. Est-ce que les ouvriers de Moscou croient qu'il y a un principe dynastique chez les écrivains, et que les Valéry, les Gide, parce qu'ils tentent d'abstraire quelque chose des faits, sont nés avec le sceptre de la connaissance ?

Qu'ils se détrompent. Nous passons par des fatonnements et des efforts qui ressemblent aux leurs. Nous avons nos cris de désespoir comme nos moments d'ennui.

A la première page du dernier volume de ses *Cahiers*, Barrès l'avoue précisément (sous un titre déplacé d'ailleurs). Il dit que chacun de nous possède quelque chose qui l'empêche de vivre des le principe avec les chefs-d'œuvre. Et par exemple, l'ennui. Cela nous fatigue. Il faut nous surmonter. Il faut de la volonté pour vivre avec Pascal. Que chacun de nous repasse le chemin par lequel il est parvenu à s'approcher de la pensée des maîtres. Il y a eu de véritables efforts, car il y a en nous des puissances qui nous détournent vers le vulgaire.

Rien de plus vrai. Et notre esprit a

été, à ses premiers balbutiements, se faire humble, ne pas se fier seulement à son expérience, admettre a priori certaines valeurs. En un mot, si les ouvriers de Moscou ont un plan quinquennal, le nôtre est millénaire. Tel est le langage que vous auriez dû tenir, mon cher Gide, pour leur faire comprendre le mot culture.

Si l'humanité nouvelle veut tout refaire dans le domaine des idées et de l'art, elle aura fort à faire et ne fera peut-être rien. Qu'elle communie, elle aussi, avec le plus grand nombre de ceux qui ont pensé avant elle, sans regarder de trop près le bonnet qui coiffait la tête. Elle verra vite que l'aristocratie ou la roture, la civilisation classique ou l'expression prolétarienne, sont des notions secondaires qui ne tiennent guère devant la force des idées et le sentiment du beau.

Jacques de Lacretelle.

I  
B  
C  
D  
E  
F  
G  
H  
I  
J  
K  
L  
M  
N  
O  
P  
Q  
R  
S  
T  
U  
V  
W  
X  
Y  
Z